

## Réduire les villes en cartes

### L'invention d'un regard non figuratif dans l'Europe moderne

Jean Boutier

Les plans de villes ont de longue date attiré antiquaires et historiens. Depuis le milieu du XIXe siècle, au moins, un très grand nombre de tentatives ont été faites pour reconstituer la dynamique des formes urbaines de nombreuses villes européennes en utilisant les plans anciens qui les ont cartographiées, depuis le XVe ou le XVIe siècle. Si ces premiers plans avaient bien eu comme objectif de représenter des villes dans leur ensemble, les conventions sur lesquels ils reposent sont loin d'avoir constituées un ensemble homogène et stable. Plus que des documents sur les états successifs des villes anciennes, ces plans témoignent, à leur façon, de l'invention longue et complexe de la ville. D'une réalité globale, plus ou moins indistincte, écrin d'une monumentalité qui lui confère une historicité immédiatement visible, la ville, perçue à travers l'agencement géométrique de formes et d'éléments divers, devient une réalité analysable et manipulable. C'est l'émergence de ce « regard » que ces quelques pages voudraient essayer d'éclairer.

#### Genèse du « portrait de ville »

Ni l'Antiquité, orientale ou romaine, ni le Moyen Age n'ont ignoré la cartographie des villes, souvent symbolique, parfois extrêmement géométrique comme avec la grande « forma Urbis ». Ce plan de Rome, gravé sur marbre au début du IIIe siècle de notre ère, avait remplacé un plan précédent établi sous Vespasien. Mais, à aucun moment, une façon codifiée de représenter l'espace urbain ne s'est stabilisée, alors que les Romains savaient arpenter leurs parcelles et cadastrer leurs campagnes. Les images urbaines médiévales participent le plus souvent d'élaborations symboliques, concernant pour l'essentiel les villes dominantes du monde chrétien que pouvaient être alors Jérusalem et Rome, à l'exception de quelques opérations isolées, à Venise (vers 1100), à Sienne (vers 1220) ou à Florence (vers 1320), qui

ne servent à aucun moment d'expérimentations ou de modèles pour des opérations ultérieures<sup>1</sup>.

Le « portrait de ville » apparaît en effet tardivement sur le pourtour méditerranéen, au moment où, en pleine Renaissance italienne, un « furor geographicus » s'empare du monde savant avec la redécouverte de la *Géographie* du grec Ptolémée, et sa traduction en latin, au tout début du XVe siècle. C'est avec Constantinople, dans les années 1410-1420, qu'émerge un type jusqu'alors inconnu de représentation urbaine. Son plan figure dans le *Livre des îles de l'Archipel*, rédigé vers 1415-1420 par Cristoforo Buondelmonti, un florentin qui avait longuement voyagé en mer Egée au début du XVe siècle. S'étant, à deux reprises, rendu à Constantinople, il accepte la demande que lui fait Vitold de Lithuanie, beau-père de l'avant dernier empereur byzantin, Jean VIII Paléologue, de dresser un plan de la ville. C'est sans doute cette carte, attentive essentiellement à la forme de la ville et à sa situation, qui figure dans les premiers manuscrits conservés de l'ouvrage, dont l'un est envoyé à Rome en 1420. Tout au long du siècle, à travers les copies successives du texte – plus de soixante exemplaires sont actuellement connus –, le plan ne cesse de s'enrichir : le dessin des murailles se précise, palais, monuments, églises se font plus nombreux, chaque nouveau plan démontre une maîtrise croissante de l'échelle et de la perspective<sup>2</sup>. Le succès du plan de Buondelmonti marque en fait l'affirmation d'une forme nouvelle de représentation de l'espace, qui associe un fond géométrique au dessin en élévation des principaux monuments de la ville ; celle-ci est appliquée dès les années 1450 à d'autres villes méditerranéennes. Dans plusieurs exemplaires manuscrits de la *Géographie* de Ptolémée datant des années 1450-1470 sont insérés des plans de Rome, Florence, Venise, Milan, Damas, Jérusalem, Alexandrie, Le Caire, ainsi qu'Andrinople ou Volterra<sup>3</sup>. A partir des années 1470, c'est au tour des villes allemandes, en grand nombre, de faire l'objet de semblables représentations. Le « plan perspectif » ou « portrait » de ville s'est désormais imposé.

Initialement manuscrit, il s'intègre presque aussitôt au tout nouveau livre imprimé qui vient d'apparaître dans le monde rhénan. Le premier plan de ville imprimé, réalisé en

---

<sup>1</sup> Emilio Rodriguez-Almeida, *Forma urbis antiquæ. Le mappe marmoree di Roma tra la Repubblica e Settimio Severo*, Rome, Ecole française de Rome, 2003 ; Henri Lavedan, *Les représentations des villes dans l'art du Moyen Age*, Paris, Van oest, 1942.

<sup>2</sup> Ian R. Manners, « Constructing the Image of a City : the Representation of Constantinople in Christopher Buondelmonti's *Liber Insularum Archipelagi* », *Annals of the Association of American Geographers*, LXXXVII, 1997, p. 72-102.

<sup>3</sup> Naomi Miller, « Mapping the City : Ptolemy's *Geography* in the Renaissance », in David Buisseret, *Envisioning The City. Six Studies in Urban Cartography*, Chicago, University of Chicago Press, 1998, p. 34-74.

xylographie, représente Cologne et est inséré dans le *Fasciculus Temporum* de Erhard Rathold et Werner Rowelink (1474 ; réimprimé à Venise en 1479)<sup>4</sup>. Les plans de villes essaient dans les chroniques universelles ou les récits de voyages, comme le *Supplementum chronicarum* du bergamasque Giacomo Filippo Foresti (Venise, 1486, réédité en 1490, 1493, 1503, 1520, 1524, 1533, 1553) avec ses soixante-dix vignettes urbaines, le *Sanctarum peregrinationum in Montem Syon*, de Bernhardt Breydenbach (Mayence, 1486), surtout avec le *Liber chronicarum* de Hartman Schedel, ample chronique universelle publiée en latin et en allemand à Nuremberg (1493) qui offre à un large public, parmi plusieurs centaines d'illustrations, les « portraits » réalistes de 31 villes, dont plus de 20 concernent le Saint-Empire et ses marges, de Lübeck à Constance, de Strasbourg à Cracovie et à Buda<sup>5</sup>.

Presque en même temps, il s'affirme comme un genre autonome, indépendant du livre. Dans les années 1470-1480, apparaissent ainsi, toujours en Italie, les premiers plans de ville en feuilles, dont le chef-d'œuvre le plus éclatant est sans conteste le plan de Venise (VENETIE MD) publié lors de l'Année Sainte de 1500 par Jacopo de'Barbari et Anton Kolb. Par son échelle, sa précision, ses qualités graphiques, il marque une étape décisive. C'est de ce type de représentation que se doteront les plus importantes cités d'Europe au cours du XVIe siècle.

Le plan de ville part dès lors, en effet, à la conquête de l'Europe. Une conquête qui s'étalera certes sur plusieurs décennies, mais dont quelques grandes étapes peuvent être distinguées. A partir de l'Italie, puis de l'Allemagne, le « portrait de ville » gagne très vite la France ; dans un premier temps, il ne concerne que les villes majeures, Paris (vers 1523-1530) et Lyon (vers 1550), s'élargit dans les années 1560 à Bordeaux, Rouen, Poitiers ou Nîmes, jusqu'à ce qu'un polygraphe de renom, François de Belleforest, décide de publier une version française de la *Cosmographie universelle* de Sébastien Münster (1575) : Belleforest fait appel à quelques amis, à des érudits locaux, aux administrations municipales ou aux notables pour obtenir ou faire réaliser des « portraits » de leurs cités, dont une vingtaine sont insérés dans le livre. Dans le monde espagnol, l'initiative revient au roi, Philippe II. Aux Pays-Bas espagnols, il ordonne à l'ingénieur Jacques Van Deventer de dresser géométriquement le plan des principales villes, soit 320 villes au bout de quatorze années de travail ; en Castille, c'est un peintre, Anton van den Wyngaerde, qui reçoit la mission, dans les années 1560, de dessiner

---

<sup>4</sup> James Elliot, *The City in Maps. Urban Mapping to 1900*, Londres, The British Library, 1987, p. 12.

<sup>5</sup> Elisabeth Rücker, *Die Schedelsche Weltchronik. Das grösste Buch unter nehmen der Dürer-zeit. Mit einen Katalog der Städteansichten*, Munich, Prestel Verlag, 1973.

les principales villes du royaume – environ une cinquantaine –, probablement dans le but de décorer le Salon Grande de l'Alcazar de Madrid<sup>6</sup>. C'est à peu près au même moment que le « portrait » gagne les îles britanniques. Le plus ancien plan imprimé, représentant la ville de Norwich, y paraît dans un livre en 1558, au moment où est gravé et imprimé le premier plan de Londres actuellement conservé (entre 1553 et 1559 ?) ; les unes après les autres, les villes du royaume se dotent d'un plan, Cambridge (1574), Oxford (1578), Exeter (1587), Bristol (1588)... jusqu'à ce que John Speed, dans son *Theatre of the Empire of Great Britaine* (Londres, 1611) livre le plan de tous les chefs-lieux de comtés<sup>7</sup>.

C'est un gigantesque portrait collectif de l'Europe des villes que peuvent alors donner Georg Braun et Franz Hogenberg lorsqu'ils entreprennent de publier leurs « Cités du monde », en latin *Civitates Orbis Terrarum* : le recueil comportera finalement six volumes, publiés entre 1572 et 1618, en trois langues (latin, français, allemand), qui réuniront 540 vues et plans de villes, pour l'essentiel européennes, mais aussi d'Asie, d'Afrique ou du « Nouveau Monde ».

### **Le temps du « portrait », 1470-1650**

« Icy est le vray pourtraict naturel de la ville, cité, université & Faubourgs de Paris, ou sont iustement figurées toutes les Rues & Ruelles [...] qui sont en nombre deux cents quatre vingtz & sept [...], toutes les Eglises & Monasteres, qui sont en nombre cent quatre [...], tous les Colleges, qui sont en nombre quarante neuf. » C'est ainsi que se présente un plan de la ville de Paris publié vers 1550 par deux imagiers de la rue Montorgueil, Olivier Truschet et Germain Hoyau<sup>8</sup> : relevé précis de l'enceinte et du réseau des rues, représentation la plus exhaustive possible des principaux monuments, figuration « au naturel » de l'ensemble du bâti et du paysage urbain... Il réunit ainsi toutes les caractéristiques du plan perspectif le plus élaboré.

La formule, inventée au XVe siècle, affinée et enrichie au XVIe siècle, propose une image globale de la ville, qui puisse satisfaire les exigences de mesure et de géométrie sans pour autant faire disparaître la dimension visuelle qui donne à celui qui regarde le plan

---

<sup>6</sup> Richard L. Kagan, *Spanish Cities of the Golden Age. The Views of Anton van den Wyngaerde*, Berkeley, University of California Press, 1989.

<sup>7</sup> Catherine Delano-Smith et Roger J. P. Kain, *English Maps. A History*, Londres, The British Library, 1999, p. 190-192.

<sup>8</sup> Jean Boutier, avec la collaboration de Marine Sibille et Jean-Yves Sarazin, *Les plans de Paris des origines (1493) à la fin du XVIIIe siècle*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2002, p. 86-88.

l'impression d'observer la ville dans sa réalité matérielle<sup>9</sup>. La cartographie participe de ce point de vue à l'inventaire du monde qu'entreprennent au même moment botanistes et zoologues qui appuient leurs travaux sur le dessin scientifique des plantes ou des animaux fait « sur le vif ». Le cartographe commence par relever la géométrie de la ville, sa forme extérieure que tracent les fortifications, ses rues, ses dimensions, il repère grâce à ses instruments (boussoles, quadrants, alidades...) les coordonnées des principaux monuments ; mais il ne se contente pas de projeter ces informations sur une feuille de papier, il se fait peintre et s'efforce de donner la ville à voir. Il présente le bâti en perspective, qu'il ne considère que quelques éléments ou qu'il figure l'ensemble de la ville. Le résultat est une véritable fiction, qui fait apparaître la ville comme aucun observateur ne peut la voir, à moins de se faire oiseau et de prendre de l'altitude (d'où la désignation, un peu plus tardive, de « plan à vue d'oiseau »). « Dessinée sur le vif », ce qui est exact, l'image urbaine résulte d'un montage de dessins successifs pris de points de vue différents. Le « plan perspectif » donne alors à voir ce qui est, littéralement, invisible<sup>10</sup>.

Le « portrait » est un habile mélange de mesure et de dessin. Il n'est le produit ni de l'ingénieur, et de ses instruments mathématiques, ni du peintre, et de son art subtil de la mise en perspective. S'il porte la marque plutôt du premier, il est « géométral » ; s'il est plutôt l'œuvre du second, il se fait profil, avec la forêt des clochers qui peuplent la ville d'Ancien Régime, ou vue panoramique, qui détaille les façades des édifices sans jamais donner à voir les rues. Entre les deux, la typologie des représentations se perd dans les nuances : perspective cavalière ou militaire, vue à vol d'oiseau, c'est le mélange de deux techniques que les théoriciens de la cartographie de Renaissance se sont efforcés de séparer, qui importe. Car c'est ce type de représentation qui a constitué l'une des clés du succès du plan de ville, dans les dernières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle, et permis son essor étonnant tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle.

### **L'emprise de la géométrie**

Au XVII<sup>e</sup> siècle, la géométrie s'affirme comme une des sciences dominantes. Elle confère rigueur et puissance intellectuelle ; elle démontre et convainc. La vue, premier des

---

<sup>9</sup> L'idée de « plan perspectif », élaborée d'abord par les spécialistes de la « géométrie pratique » des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, a été systématisée par Lucia Nuti, « The Perspective Plan in the Sixteenth Century : The Invention of a Representational Language », *The Art Bulletin*, LXXVI, 1994, p. 105-128.

<sup>10</sup> Cf. les belles réflexions récentes de Lucia Nuti, « L'artificio del 'vero ritratto' », in C. De Seta (éd.), *Tra Oriente e Occidente. Città e iconografia dal XV al XIX secolo*, Naples, Electa, 2004, p. 22-28.

sens à la Renaissance, perd sa prééminence sur le terrain de la connaissance, dès lors que l'on raisonne, travaille, représente « more geometrico ». Dans cette longue pédagogie intellectuelle de l'abstraction, le plan de ville, lui, aussi, se transforme. Plus exactement, la proportion de mesure et de peinture qui l'avait caractérisé se modifie au profit de la première. Seuls les principaux monuments apparaissent encore en élévation sur le plan de Paris publié en 1652 par l'ingénieur militaire Jacques Gomboust, alors que les terrains bâtis ne figurent plus qu'en pointillés.

C'est que les usages du plan, eux-aussi, changent. Le plan, d'aide à la remémoration du voyage, ou de substitut au voyage pour celui qui refuse, ou ne peut partir loin de chez lui, devient un outil, du politique, de l'architecte ou de l'ingénieur, appelé désormais à gérer l'espace, qu'il soit rural ou urbain.

Le plan devient alors le produit des spécialistes de la surface terrestres que sont les géographes, à la fois savants de cabinets rompus à la compilation des données collectées de par le monde et mathématiciens experts en relevés astronomiques, qui commencent à couvrir les états de chaînes de triangles autant nombreux qu'indéformables. Ce sont les mêmes équipes qui, désormais, lèvent les cartes des royaumes et dressent les plans des villes. La différence entre toutes ces cartes n'est plus dans la nature des représentations : elle est dans les jeux de l'échelle, qui varie insensiblement du plan de maison ou de rue à la carte du monde.

La mesure n'est en rien une nouveauté. La méthode du relevé géométrique d'une ville a été mise au point au moment où étaient réalisés les premiers plans de ville, au milieu du XVe siècle. Dans des textes restés longtemps inédits, les Ludi matematici, écrits vers 1445, et surtout la Descriptio urbis Romae rédigée vers 1450, le mathématicien et humaniste italien Leon Battista Alberti expose une méthode qui repose essentiellement sur la multiplication de relevés angulaires coordonnés —la méthode des coordonnées polaires—, avec les instruments classiques des arpenteurs, connus depuis l'époque romaine ; Alberti, dans sa Descriptio, expose avec clarté les mesures effectuées pour un relevé topographique de Rome à partir d'un centre d'observation unique, le sommet du Capitole, et publie les coordonnées polaires des édifices les plus importants de la cité des papes<sup>11</sup>. Dans les décennies suivantes, le relevé d'un

---

<sup>11</sup> Leon Battista Alberti, *Descriptio Urbis Romae*, éd. critique et traduction par Martine Furno et Mario Carpo, Genève, Droz, 2000 ; le texte a été étudié par Luigi Vagnetti, "La *Descriptio Urbis Romae*, uno scritto poco noto di L. B. Alberti. Contributo alla storia del rilevamento architettonico e topografico", Quaderni dell'Istituto di Elementi di Architettura e Rilievo dei Monumenti, Università di Genova, I, 1968, p. 25-78.

plan de ville en coordonnées polaires, avec mesure directe des principales distances, devient une pratique fréquente dans l'Italie de la Renaissance. Des peintres et des ingénieurs comme Léonard de Vinci à Imola, Cesena ou Milan, Raphaël à Rome, ou Benvenuto Della Volpaia et Niccolò Tribolo à Florence en 1529, l'appliquent avec plus ou moins de succès. C'est elle qui permet l'une des réalisations les plus spectaculaires du milieu du siècle, le plan de la ville de Rome dressé et gravé sur bois par Leonardo Bufalini, et publié dans la ville éternelle en 1551<sup>12</sup>.

Sur le long terme, deux moments peuvent être distingués. Le premier concerne la généralisation et la systématisation des mesures : le cartographe ne se contente plus du dessin du pourtour et des principales rues, il soumet tous les éléments du tissu urbain à la mesure : façade des immeubles, largeur variable des rues ou des ponts, espacement des arbres sur les cours et boulevards... A partir des années 1540, la « géométrie pratique » a multiplié techniques, instruments de mesure et modes de calculs, sans nécessairement recourir à la trigonométrie que le frison Gemma Frisius (1508-1555) avait pourtant préconisée pour mesurer les longueurs à distance, dans ce qui est considéré comme le premier traité de triangulation<sup>13</sup>. Elle reste pourtant prisonnière de la notion de forme urbaine, qu'elle construit à partir du tracé extérieur de la ville. Et lever un plan de ville n'est guère différent de « prendre le plan d'un champ clos de hautes murailles », comme l'affirme le chanoine sarladais Jean Tarde, à l'extrême fin du XVIe siècle.

Le second est marqué par l'introduction de la triangulation, inséparable des développements plus généraux de la cartographie. Les techniques se mettent au point et se répandent à partir des dernières décennies du XVIIIe siècle. Les points fixes sont multipliés à travers l'espace urbain, de quelques-uns à plusieurs dizaines ; les procédures de vérifications s'alourdissent ; le relevé descend au niveau de la parcelle, voire de la maison. Les cartographes mobilisent alors de larges équipes et les travaux, extrêmement coûteux, durent de longues années : deux ans et demi pour Giovan Battista Nolli levant le plan de Rome à partir de 1736, neuf ans, de mars 1737 à octobre 1746 pour le plan de Londres levé par John

---

<sup>12</sup> Franz Egger Hermann Ehrle, Le piante maggiori di Roma dei secoli XVI e XVII: Roma al tempo di Giulio III. La pianta di Roma di Leonardo Bufalini del 1551, riprodotta dall'esemplare esistente nella Biblioteca Vaticana, a cura della Biblioteca medesima, Rome, 1911, pp. 61 + fac-simile; Amato Pietro Frutaz, Le piante di Roma, Rome, Istituto di studi romani, 1962, vol. 1, p. 168-169, n° CIX. Aucun exemplaire de l'édition de 1551 n'est actuellement connu ; seuls sont conservés des exemplaires de la réimpression, datée 1560.

<sup>13</sup> Daniela Stroffolino, *La città misurata. Tecniche e strumenti di rilevamento nei trattati a stampa del Cinquecento*, Rome, Salerno, 1999 ; Alender Pogo, « Gemma Frisius, his Method of Determining Differences of Longitude by Transporting Timepieces (1530) and his Treatise on Triangulation », *Isis*, XXII, 1934-1935, p. 469-506.

Rocque, une quinzaine d'années, à partir de 1775, pour le plan de Paris dressé par l'architecte Edme Verniquet, sans compter une dizaine d'années pour le graver...

Dès lors que le plan géométrique est devenu le mode dominant de la cartographie urbaine, à partir des années 1720-1750, la diversité antérieure des modes de représentations se réduit. Plans cavaliers, vues à vol d'oiseau ou profils cessent progressivement d'être publiés, à l'exception de quelques éditeurs du Nord, hollandais, ou allemands, comme ceux d'Augsbourg, qui s'en font une spécialité et continuent de les publier en recueil jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme ces *Europæ Ornamentum et Monumenta...* parus vers 1750. L'uniformisation des formes et des conventions de la cartographie urbaine – l'une des mutations majeures des représentations urbaines au XVIII<sup>e</sup> siècle – a conduit ainsi à la dématérialisation de l'espace représenté, à l'affirmation d'un regard non figuratif sur la ville.

### **Un outil pour gérer l'espace urbain ?**

Depuis la fin du XVe siècle, les villes européennes n'ont cessé d'accroître leurs populations, d'élargir leurs enceintes, d'augmenter les espace construits. Malgré les contraintes que certaines villes comme Paris ont tenté d'imposer pour éviter l'expansion incontrôlée, de nouveaux quartiers sont apparus, des places ont été ouvertes, des palais, des hôtels particuliers ont rendu plus visible encore la présence croissante de l'aristocratie en ville, tandis que la réforme catholique multipliait les nouvelles églises dans l'Europe « romaine », et la croissance commerciale les entrepôts et les magasins. Face à cet espace profus et mal maîtrisable, le plan de ville, d'un objet destiné à la contemplation, devient un outil aux multiples usages, tant individuels ou privés, que collectifs ou publics.

Le voyageur, l'étranger : c'est à eux qu'est officiellement destinée la littérature pratique – descriptions, récits de voyage, guides, répertoire de négociants –, en plein essor dès le XVIe siècle à Rome, première destination des voyageurs en Europe même après l'affirmation de la Réforme, plus tardivement à Venise, Paris, Londres, Florence voire New-York. A partir des années 1690, ces ouvrages de petit format, qui se glissent aisément dans une poche, sont accompagnés d'un plan de ville, avec table des rues et des principaux lieux et monuments. La géométrie sert désormais aussi à se bien déplacer en ville<sup>14</sup>.

---

<sup>14</sup> Gilles Chabaud, « Images de la ville et pratiques du livre : le genre des guides de Paris (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, XLV, 1998, p. 323-344 ; Michael Harris, « London Guide Books before 1800 », dans R. Myers et M. Harris (éd.), *Maps and Prints. Aspects of the English Booktrade*, Oxford, Oxford Polytechnic Press, 1984, p. 34-45 ; Charles William Frederick Goss, *The London Directories, 1677-1855. A Bibliography, with Notes on their Origin and Development*, Londres, D. Archer, 1932.

Du côté des officiers municipaux ou des autres pouvoirs publics, l'essor des villes appelle leur inventaire : connaître les propriétaires des maisons, les ressorts des fiefs urbains et des paroisses, les limites des quartiers (électoraux, fiscaux ou de police), les limites entre ville et campagne, le réseau des adductions d'eau et des fontaines, la situation des lanternes qui apparaissent à partir de la seconde moitié du XVIIe siècle, conduit à faire lever des plans d'échelle de plus en plus grande. Dans les années 1720-1740, une équipe de topographes-géographes dote les principales villes de la péninsule de plans géométriques de grande précision, de Turin (1722), Venise (1729), Florence (1731), Milan (1734), Bologne (1745), Rome (1748), L'Aquila (1755) jusqu'au plan de Naples publié par Giovanni Carafa du Noia en 1775<sup>15</sup>. L'un des sommets de précision est probablement atteint à la fin du siècle par le plan de Londres de Richard Horwood qui, entre 1792 et 1799, en 32 planches au 1/2400 environ, décrit l'ensemble de l'agglomération maison par maison<sup>16</sup>. Le plan peut aussi être subdivisé en planches, qui correspondent à chacun des quartiers de la ville : c'est la *Description de Paris* de Jean de La Caille (1714), le *Survey of the Cities of London et Westminster* de John Strype (1720), premier recueil de plan de *wards* londoniens<sup>17</sup>. A partir des années 1740, quelques rares villes comme Paris – le projet n'est jamais porté à son terme –, ou Milan, tentent l'aventure du cadastre : en mettant en parallèle cartes et registres, images et textes, la cartographie cadastrale signale une première limite : l'incapacité du plan à rendre compte, dans sa complexité, de ce qu'est devenue la ville moderne.

Il aide pourtant, et c'est un usage qui prend une dimension nouvelle au siècle des Lumières, à la comprendre et à construire son devenir. Si, depuis longtemps, l'aménagement de rues ou de quartiers passait par l'élaboration de plans, la réflexion sur les « embellissements » d'une ville est propre aux Lumières. Voltaire est l'un de ceux qui lui donne tout son éclat, en publiant en 1750 ses *Embellissements de Paris* : « Il faut des Marchés publics, des fontaines, qui donnent en effet de l'eau, des carrefours réguliers, des salles de spectacles. Il faut élargir les rues étroites et infectes, découvrir les monuments qu'on ne voit point, et en élever qu'on puisse voir. » Démolir, aligner, reconstruire, développer des quartiers nouveaux, ouvrir des lieux centraux qui serviront aux communications et aux marchés, tracer de grandes avenues : c'est une conception nouvelle de la ville qui se développe à partir de la

---

<sup>15</sup> Mario Bevilacqua, *Roma nel secolo dei Lumi. Architettura erudizione scienza nella Pianta di G. B. Nolli « celebre geometra »*, Naples, Electa Napoli, 1998.

<sup>16</sup> Catherine Delano-Smith et Roger J. P. Kain, *English Maps...* cit., p. 205.

<sup>17</sup> Cf. Brigitte Marin, « Rappresentare i quartieri : amministrazione e cartografia. Prime riflessioni su Parigi, Madrid e Napoli », in C. De Seta (éd.), *Tra Oriente e Occidente...* cit., p. 55-66.

cartographie géométrique du XVIIIe siècle<sup>18</sup>. Elle concerne aussi bien les villes anciennes, comme Paris et Londres, que les villes « nouvelles » en plein essor, de Berlin à Saint-Pétersbourg à l'Est, à Washington, nouvelle capitale d'Etats-Unis d'Amérique qui viennent à peine de conquérir leur indépendance et entendent le manifester à travers une ville d'un genre jusqu'alors inconnu.

Jusque dans les années 1690-1740, les plans de ville participent de ce que l'on pourrait appeler le régime ancien de la cartographie urbaine. Quelles que soient la typologie choisie, les techniques de lever et de restitution adoptées, c'est l'approche de la totalité urbaine qui organise les représentations. La lecture à laquelle se destinent ces représentations mobilise d'abord la "forma urbis", le tracé, la forme urbaine, conçue comme un identificateur synthétique de la ville. La carte est certes une modalité, attentive au détail et à la précision topographique ; les toponymes (rues, places, monuments,...) sont présents par dizaine, voire par centaines, dès le XVIe siècle, mais ils figurent *in situ* ; ils participent d'une logique de la description, non de l'inventaire, qui privilégierait une approche analytique du tissu urbain. L'inventaire exhaustif, la mesure précise passent au centre des préoccupations de la cartographie urbaine à partir de la fin du XVIIe siècle. Le plan devient une image toujours provisoire, qu'il faut sans cesse actualiser. A la figure immuable, ou évoluant très lentement, se substitue un plan périodiquement mis à jour, tous les deux ans voire tous les ans à la fin du XVIIIe siècle. Désormais totalement géométrique, le plan se révèle alors l'outil idéal pour rationaliser l'espace urbain, pour concevoir ces "embellissements" qui feront de la ville non plus une simple héritière de l'histoire mais l'un des creusets du « projet urbain » voulu à la mesure de l'homme et pour son bonheur.

---

<sup>18</sup> Jean-Louis Harouel, *L'embellissement des villes. L'urbanisme français au XVIIIe siècle*, Paris, Picard, 1993. Pour le cas parisien, le très beau dossier de l'exposition de la Bibliothèque nationale de France, *Rêves de capitale. Paris et ses plans d'embellissement*, éd. Jean-Yves Sarazin, *Cahiers d'une exposition* n°42, janvier 2003.